Voix se croisant sous la neige

Par Sébastien Omont

François Emmanuel
Le Sommeil de Grâce
Le Seuil, 160 pages, 16 euros

Réunissant de nouveau les frères et sœurs Fougeray dans leur propriété familiale de Chavy, en Normandie, Le Sommeil de Grâce *prend la suite de* Regarde la vague, *publié en 2007. Si les deux romans peuvent se lire indépendamment, il serait dommage de se priver du supplément de sens naissant de leur mise en relation, ainsi que du bonheur de retrouver des personnages suffisamment riches pour qu'on ait eu le sentiment en refermant* Regarde la vague *qu'ils continuaient à vivre leur destin romanesque hors de notre lecture. Il est heureux que l'auteur ait éprouvé le même désir de les faire revenir dans ce beau « roman d'hiver ».*

Comme nombre de romans de François Emmanuel, celui-ci part d'un événement exceptionnel qui force les personnages à plonger dans l'intensité des émotions, hors de la banalité du quotidien. Grâce est la troisième des cinq enfants Fougeray, celle qui tient le milieu de la famille comme un axe, une poutre, la raisonnable, « *elle que rien ne pouvait abattre, elle qui se tenait toujours droite dans l'habitude des jours, la mère, la fille, la sœur parfaite, Grâce éternellement Grâce, agaçante d'être Grâce, et dont désormais le moindre souffle faisait trembler le monde* ».
Après un accident de voiture, elle se retrouve dans le coma, ce qui contraint ses frère et sœurs dispersés de l'Italie à l'Éthiopie et à l'estuaire de la Slack à s'assembler autour d'elle. *Regarde la vague* s'organisait à partir des figures absentes de Pierrot, le frère noyé, et du père disparu en mer ; *Le Sommeil de Grâce* s'ordonne, sur un mode à la fois plus fiévreux et plus serein, autour du vide que creuse ce personnage dans le coma, au sein de cet entre-deux qui suspend le temps. Pendant deux jours et deux nuits, sous la neige, les voix de Marina et d'Alexia, ses sœurs, de Jivan, son frère, vont se croiser avec la sensibilité précise et le lyrisme sec propres à François Emmanuel.
En un ballet d'allers-retours sur ces routes où rôde l'accident, dans leurs nuits d'insomnie, les personnages disent l'embarras et la douleur d'aimer, étirent leurs liens et explorent le désir de les briser, que ce soit au travers des passions amoureuses ou des attaches familiales. Les amants respectifs de Jivan et d'Alexia, Inga et Milan, forment d'ailleurs comme les deux faces opposées des dangers de l'amour, l'éthérée et rêveuse Inga se tenant toujours au bord de l'absence, d'un trop grand éloignement intérieur conduisant à la séparation, tandis que le sombre et volcanique Milan pousse Alexia aux déchirements, aux affrontements dont elle voudrait se protéger. Cependant, la famille s'impose peu à peu comme sujet principal du roman : Jivan, l'orphelin indien adopté pour remplacer Pierrot, s'interroge sur sa place par rapport à ses sœurs *naturellement* grandes-bourgeoises, tandis que la relation difficile entre Marina et sa fille Hyacinthe se retisse par une série de belles scènes en clair-obscur entre la cuisine de la ferme et la buanderie.

La famille s'incarne aussi dans la grande maison poussiéreuse et évocatrice que les personnages aussi bien que l'auteur n'arrivent pas à quitter. Et si *Regarde la vague* avait ses morts et ses cinq frères et sœurs comme autant d'actes d'une tragédie retenue, *Le Sommeil de Grâce* brise cette cohérence fatale en un art du mouvement, du déséquilibre dynamique caractéristique de François Emmanuel : Olivier, le deuxième des enfants Fougeray n'apparaît pas ; et au-delà du tropisme de la solitude et des blessures nées de la trop grande proximité, les personnages se laissent aller à « *la bienfaisante présence du ciel* ». « *Présence* » qui rejoint une réflexion sur la création, lorsque Marina, attirée bien qu'incomplètement, par le peintre Mauro note qu'il « *peint l'impossibilité de peindre […] Cette présence sans présence fait dire aux critiques que personne d'autre que Mauro Feguri ne peint mieux l'absence, et ce commentaire, reproduit d'article en article, retient désormais sa main. De toute façon, plus personne ne peut peindre aujourd'hui un cheval bleu massif et allègre comme en 1911. Mais quel serait le cheval bleu de Mauro, quel serait son art de vivre ?* »

À cela, François Emmanuel répond par des récits intenses, dans lesquels les personnages ont saisis dans le plein mouvement de la vie grâce à leurs voix, des voix qui, comme celle de Hyacinthe, l'adolescente mutique de *Regarde la vague*, vont pouvoir se faire entendre par le texte. Le romancier fait advenir des voix qui, avec leurs insuffisances et leurs douleurs, face à la tentation de l'absence, disent la stupéfaction et le bonheur d'être au monde.